



Cahiers d'études africaines

202-203 | 2011

Les sciences sociales au miroir du développement

Atlani-Duault, Laëtitia & Vidal, Laurent (dir.). — *Anthropologie de l'aide humanitaire et du développement*

Bruno Lautier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14274>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 8 septembre 2011

Pagination : 698-700

ISBN : 978-2-7132-2298-6

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Bruno Lautier, « Atlani-Duault, Laëtitia & Vidal, Laurent (dir.). — *Anthropologie de l'aide humanitaire et du développement* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 202-203 | 2011, mis en ligne le 10 octobre 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14274>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Atlani-Duault, Laëtitia & Vidal, Laurent (dir.). — *Anthropologie de l'aide humanitaire et du développement*

Bruno Lautier

RÉFÉRENCE

ATLANI-DUAULT, Laëtitia & VIDAL, Laurent (dir.). — *Anthropologie de l'aide humanitaire et du développement. Des pratiques aux savoirs, des savoirs aux pratiques*. Paris, Armand Colin, 2009, 311 p., bibl.

- 1 «Est-il légitime d'aller intervenir chez les autres en portant des messages de modernisation, de promotion (des femmes, des indigènes...), de libération, de participation?» (p.32). Par définition, les développeurs de tout poil (économistes, agronomes, médecins, aménageurs...) ne se posent pas cette question. Pourquoi, alors, les anthropologues se la posent-ils (sans y apporter tous la même réponse, d'ailleurs)? Sont-ils hantés par la culpabilité qu'a engendrée la dénonciation du rôle joué par l'anthropologie coloniale? Se sentent-ils investis d'une mission, la préservation de la sacro-sainte «distance critique», dont toutes les autres disciplines auraient fait leur deuil? Mais ne risquent-ils pas alors de se vouer à l'impuissance et à la division: les uns, réfugiés dans une tour d'ivoire non normative par principe dénoncent la facilité de certains autres à céder au chant des sirènes des institutions internationales; lesquels, en retour, affirment qu'ils n'ont pas vocation à être définitivement inutiles (en clair: les anthropologues permettent de limiter les dégâts causés par les autres développeurs). Morale contre morale.
- 2 L'ouvrage dirigé par Laëtitia Atlani-Duault et Laurent Vidal ne répond pas pleinement à ces questions, mais il contribue puissamment à éclairer le débat. On peut lire son titre de deux façons. D'un côté il s'agirait de faire une anthropologie de l'aide humanitaire et du développement, qui seraient les objets de l'ouvrage. De l'autre, le véritable objet est peut-

être cette anthropologie elle-même; le titre serait alors incomplet, il y manquerait une lettre: L'(anthropologie...). Plusieurs indices vont dans ce sens. La composition de l'ouvrage, tout d'abord, que l'on sent mûrement réfléchi: le texte initial de Laëtitia Atlani-Duault est consacré à la façon dont a émergé, s'est constituée et développée la discipline, et dont elle a été constamment traversée par le débat «entre distance critique et engagement». Le texte final de Laurent Vidal reprend de façon lumineuse tous les problèmes méthodologiques, épistémologiques et éthiques qui émergent tout au long de l'ouvrage. Entre ces deux textes synthétiques, sept chapitres traitent d'autant de thèmes (les réfugiés, le développement rural, l'environnement, la gouvernance urbaine, la santé, l'alimentation, le genre) selon le même canevas: un historique et un état de l'art; quelques études de cas (en général trois) dont la moitié environ synthétisent des recherches de terrain menées par l'auteur du chapitre lui-même; et des conclusions méthodologiques ouvrant une réflexion sur l'avenir de la discipline.

- 3 Un autre indice de la pertinence de cette lecture est cette phrase de la préface de l'ouvrage (rédigée par Jean Copans): «Cette anthropologie du développement parle, en fait, beaucoup plus qu'on ne le croit, des pays du Nord: l'esprit de sociologie de la connaissance qui se dégage des parties retraçant les états des lieux thématiques en dit long sur la manière de regarder et de considérer les sociétés du Sud» (p.14).
- 4 Est-ce à dire, alors, que cet ouvrage se limiterait à une sociologie (plutôt qu'une anthropologie) un tantinet nombriliste, et parfois masochiste, d'un milieu professionnel déchiré entre le désir de faire reconnaître son utilité sociale et la crainte d'être «instrumentalisé», de servir de caution ou d'alibi à des faiseurs de politiques sur lesquels ils n'ont en définitive guère de prise? Je ne le pense pas, et ce pour trois raisons.
- 5 La première est que cet ouvrage constitue un remarquable instrument de travail, en particulier à cause de la qualité des «états de l'art» qui ouvrent chaque chapitre et l'abondance de la bibliographie (55 pages, dont deux tiers environ en langue anglaise). Ce n'est pas seulement un balayage thématique qui est effectué, mais un historique des débats ayant animé chacune des sous-disciplines (débats internes, mais aussi avec d'autres disciplines) et de la façon dont les questions éthiques et politiques ont agi sur les questions méthodologiques (la question se pose à l'évidence dans des domaines comme les réfugiés, ou la santé; mais elle est également présente quand il s'agit d'assainissement urbain, ou de nutrition par exemple).
- 6 La deuxième raison est que les questions traversant la plupart des textes (et reprises dans le chapitre final) ne sont pas seulement des questions d'anthropologues: l'autonomie (du chercheur, mais aussi de la discipline), l'innovation (présentée comme une «exigence éthique»), la capitalisation critique (des autres et de ses propres écrits), la médiation (qui est bien plus que le transfert d'informations), le souci de prise en compte de la superposition des temporalités, et la question qui surplombe toutes les autres – celle de la réflexivité –, ne sont pas propres aux anthropologues. Peut-être certaines disciplines ne se les sont-elles guère posées (l'économie? la géographie?) ou ne se les posent plus (la sociologie?). Mais, à voir la façon dont elles animent le débat des anthropologues, on ne peut que regretter ce qui apparaît comme une régression épistémologique de ces autres disciplines.
- 7 La troisième raison est que cet ouvrage est aussi (sinon d'abord) l'analyse d'un métier; les questions les plus générales (engagement/distanciation, science «pure»/science appliquée...) se posent à tous les anthropologues, mais de façon bien différente selon les cas. Le fait que les agences internationales se soient mises à recruter des anthropologues

a produit un risque de «récupération» (analysé en détail à propos de la question du genre par Kristina Tiedje), mais il a aussi offert des emplois. Il a également offert la possibilité d'une intervention effective des anthropologues (le chapitre sur l'anthropologie médicale, rédigé par Carl Kendall, montre bien à quel point la question de savoir s'il s'agit d'une «science appliquée» est centrale).

- 8 Le métier d'anthropologue change, et la question qui le révèle le mieux est celle de la durée. Traditionnellement, l'anthropologie se différenciait des autres sciences sociales par la longueur de l'ancrage sur le terrain (souvent plusieurs années), revendiquée par les anthropologues (voir les chapitres sur le développement rural ou l'alimentation-nutrition). Mais le déplacement du champ d'intervention vers l'aide humanitaire, et la pression des agences internationales, ont raccourci cette durée. Faut-il s'y résigner? Probablement, mais «la durée de l'enquête peut être négociée [...] sans que pour autant la nature anthropologique de la réflexion développée ne soit perdue» (Laurent Vidal, p.247). Reste que ce qui fait la spécificité de l'anthropologie au sein des sciences sociales, qu'on pourrait résumer par une articulation particulière de l'épistémologie et de la méthodologie, risque d'être mis en danger.
- 9 On le voit, cet ouvrage intéresse un lectorat qui va bien au-delà des anthropologues *stricto sensu*. On peut regretter des absences importantes; il n'y a, par exemple, pas de chapitre sur le travail non agricole, et l'anthropologie urbaine n'est présente (dans le chapitre rédigé par Jacky Bouju) qu'à travers la question de l'assainissement. On peut regretter aussi que, si l'Amérique latine est présente dans de nombreuses études de cas, il n'en aille pas de même de l'Asie. Mais, dans l'ensemble, cet ouvrage est riche et foisonnant. On ne peut qu'espérer qu'un exercice de même nature soit mené par des spécialistes d'autres disciplines: sociologie mais aussi économie. Mais, pour cette dernière, l'exercice risquerait d'être dévastateur, alors que l'anthropologie s'en tire avec honneur.